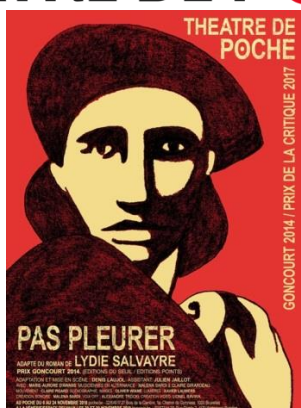


THEATRE DE POCHE



REVUE DE PRESSE

Bruxelles mars 2017 - Avignon 2018

Presse écrite

Le Soir ** * - Catherine Makereel - 22/03/2017
La Libre *** - Marie Baudet - 22/03/2017
Paris Match Belgique - 27/09/2017
Le Soir - Catherine Makereel - 06/10/2017
Le Soir - Catherine Makereel - 09/02/2017
L'Echo*** - Sophie Creuz - 28/03/2018
l'Humanité - Gérald Rossi - 18/07/2018
I/o Gazette - Julien Avril - Juillet 2018
Le Progrès - Laurence - Loison /07/2018
La Terrasse - Eric Demey - Juillet 2018
Le Soir - Lorraine Kihl - 14/09/2018
L'Echo - Cécile Berthaud intw Lydie Salvayre - 06/11/2018

WEB

RTBF.be Culture - Flora Eveno - 22/03/2017
Culture Remains - Marion LG - 26/03/2017
Entre les Lignes - Lucie Van de Walle - 20/03/2017
Théâtrorama - Céline Schoen - 18/04/2017
Les feux de la rampe - Roger Simons - 23/03/2017
Karoo - Lisa Cogniaux - 10/04/2017
RTBF.be *** - Culture - Dominique Mussche - 31/03/2017
RTBF.be - Musiq3 - Caroline Veyt - 20/01/2018
L'Humanité.fr - Gérald Rossi - 18/07/2018
La Provence - Louise Vayssières - Juillet 2018
Le Monde - Evelyne Trân - 29/06/2018
Théâtre du blog - Véronique Hotte - Juillet 2018
Hottello - Véronique Hotte - Juillet 2018
Le bruit du off - Pierre Salles - Juillet 2018
Chantiers de Culture - Yonnel Liégeois - Juillet 2018
Les trois coups - Laura Plas - Juillet 2018
Licra - Alain Blum - juillet 2018
Plus de OFF - Walter Géhin - 06/07/2018
Ceci n'est pas une critique - Axel Ito - Juillet 2018
Les carnets d'Eimelle - Eric Demey- juillet 2018
Revue-Spectacle - Claude Kraif - 20/07/2018
Journal de bord - Stéphane Gilbert - 08/07/2018
Le Soir - Lorraine Kihl - 14/09/2018
Le suricate - Livia Orban - 12/11/2018

Radio

RTBF - Musiq'3 - François Caudron - 20/03/2017
RTBF - La Première - "Entrez sans frapper" - Intw de Lydie Salvayre et Denis Laujol - 24/03/2017
RTBF - Vivacité - "On croit rêver" Régine Dubois - intw de Marie-Aurore d'Awans - 20/03/2017
RTBF - La Première - "Première de couverture" Eddy Caekelberghs - intw de Lydie Salvayre - 26/03/2017
RTBF - La Première - Bande de curieux - Nicole Debarre - 23/03/2017
RTBF - La Première - "Dans quel Monde on vit" - Pascal Claude - intw de Lydie Salvayre - 25/03/2017
RTBF - Musiq'3 - Le Grand 4h - F. Caudron - intw de Lydie Salvayre - 28/03/2017
RCF Vaucluse - "Près de chez vous" - Yves Sespedes - Intw de Denis Laujol - 10/03/2018
Fréquence protestante - Evelyne Selles Fischer - 09/03/2018
Nostalgie Vaucluse - Sébastien Iulianella- intw de Denis Laujol - 16/03/2018
RTBF - Musiq'3 - « L'info culturelle 7h30 » - chronique Pascal Goffaux et François Caudron - 5/11/2018
Radio Campus - chronique de Elisabeth Loos - 07/11/2018
RTBF - pure FM - chronique de Fanny Ruwet - 16/11/2018
RTBF - La Première - "Entrez sans frapper" - Intw de Lydie Salvayre et Denis Laujol - 22>26/10/2018
RTBF - La première - « Majuscules » - Eddy Caekelberghs intw Marie-Aurore d'Awans 16/10/2018
RTBF - « Jour Première » - intw de Denis Laujol et Marie - Aurore d'Awans - 07/11/2018

LE SOIR

Boxer la mémoire pour ne Pas pleurer ***

Le 22/03/2017 – Catherine Makereel

Il fallait une fameuse robustesse pour endosser ce récit intense. Marie-Aurore d'Awans est ce roc, cette caisse de résonance passionnée.



Un micro en pied, quelques rangées de verres à shot sur le sol, et une guitare électrique prête à balancer ses riffs : l'adaptation du roman *Pas pleurer* (Prix Goncourt en 2014) s'annonce plus proche du concert rock que d'une sage transposition littéraire. Ce qui ne devrait pas déplaire à son auteure, Lydie Salvayre, personnage plutôt rock'n'roll elle-même puisqu'elle a déjà travaillé avec des artistes comme Serge Teyssot-Gay, guitariste du groupe Noir Désir.

Des 300 pages de son roman, le metteur en scène Denis Laujol n'en a gardé que la substantifique moelle, resserrant le récit autour de la mère de Lydie Salvayre, Montserrat – surnommée Montse – et sa traversée de la guerre civile espagnole, de l'euphorie des mouvements libertaires pendant l'été 36 jusqu'aux désillusions des massacres et de l'exode provoqués par la bêtise et la cruauté humaines.

Il suffit à Marie-Aurore d'Awans de quelques mèches de cheveux teints en blanc au milieu de sa tignasse brune, et surtout d'un jeu élastique, pour passer d'un personnage à l'autre. Elle est surtout Montsé, vieille dame dont la voix chevrotante et la langue à la fois bancale et somptueuse, mélange biscornu de français et d'espagnol, plongent avec feu dans les souvenirs d'une jeunesse gravée à tout jamais dans sa mémoire.

Elle raconte le petit village de Catalogne, ankylosé par la tradition, et comment, à 15 ans, on essaie de la refourguer comme bonne chez les grands bourgeois du coin. Elle, fille des « mauvais pauvres », c'est-à-dire ceux qui « ouvrent leur gueule », découvre la lutte des classes grâce à son frère, Josep, qui veut croire aux lendemains qui chantent, à la collectivisation, aux thèses anarchistes des nouvelles milices libertaires. Elle fuit le mariage arrangé et le rythme immuable du village réglé par la récolte des olives pour découvrir la ville, la liberté, l'amour.

Puis, ce sera la dégringolade, la guerre, la fuite sous les bombardements fascistes avec, pour seul bagage, son bébé, serrée tout contre elle, à qui elle répète « Pas pleurer » comme pour se tranquilliser elle-même. Et l'arrivée dans une France qui commet les impardonnables camps de concentration.

Il fallait une fameuse robustesse pour endosser ce récit intense. Marie-Aurore d'Awans est ce roc, cette caisse de résonance passionnée. Il lui faut maintenant gagner en intériorité, poser l'émotion sur le fil de la révolte pour nous subjuguier complètement, mais la pièce donne une vibration éclatante au roman, écho lumineux à Bernanos qui dénonçait déjà cette « saloperie » où nous mène le fanatisme des hommes.

Rencontre avec l'auteure ce jeudi 23 mars après la pièce.

CULTURE

Nick Cave sera avec ses Bad Seeds pour la première fois au Sportpaleis d'Anvers, le 13 octobre. Tickets en vente dès ce vendredi 10 h sur proximusgoformusic.be © O'DANIQUE DUCHESNE



Le théâtre, c'est tout un roman !

SCÈNES Cette saison connaît un nombre record d'adaptations de romans au théâtre



PRATIQUE

Les romans à la scène

Réparer les vivants de Maylis de Kerangal, mise en scène d'Emmanuel Noblet. Jusqu'au 11/2 aux Tanneurs, Bruxelles.

La liste de mes envies de Grégoire Delacourt, mise en scène de Christian Dalimier. Jusqu'au 11/2 à la Samaritaine, Bruxelles.

King Kong Théorie de Virginie Despentes, mise en scène de Julie Nayer. Jusqu'au 25/2 au TTO, Bruxelles.

Apocalypse Bébé de Virginie Despentes, mise en scène de Selma Alaoui. Du 7 au 25/3 au Théâtre Varia, Bruxelles.

Pas Pleurer de Lydie Salvayre, mise en scène de Denis Laujol. Du 21/3 au 8/4 au Théâtre de Poche, Bruxelles.

Zaïe dans le métro de Raymond Queneau, mise en scène de Miriam Youssef. Du 20/4 au 20/5 au Théâtre du Parc, Bruxelles.

Monsieur Optimiste d'Alain Berenboom, mise en scène de Christine Delmotte. Le 5/5 au Théâtre de Liège.

Les Misérables de Victor Hugo, mise en scène de Karyatides. Le 10/3 aux Chiroux, Liège.

► Ruée des metteurs en scène belges sur les coqueluches de la littérature :

Lydie Salvayre, Maylis de Kerangal, Virginie Despentes, Dimitri Verhulst.

► Avec des romans-fleuves ou des écritures déroutantes loin d'être taillés pour la scène.

► Pourquoi ce pari insensé ?

Depuis toujours, le théâtre vit des idylles passagères avec la littérature, mais cette saison, l'amourette vire à la passion dévorante. *Voyage au bout de la nuit* de Céline aux Martyrs, *L'entrée du Christ à Bruxelles* de Dimitri Verhulst à l'Atelier 210, *Vernon Subutex* de Virginie Despentes au Théâtre de Namur : depuis septembre, théâtre et littérature se roulent de planteurs patins, et le reste de la saison promet d'autres échanges de salive créatrice.

Difficile d'imaginer sur scène le best-seller de Maylis De Kerangal, « Réparer les vivants »

Pourtant, l'alchimie ne saute pas toujours aux yeux. Difficile d'imaginer sur scène le best-seller de Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, histoire d'une transplantation cardiaque depuis le cœur de Simon, 19 ans, en état de mort cérébrale, jus-

qu'au corps de Claire, 50 ans, en attente d'une greffe. Comment transcrire des jeunes surfeurs sur une plage, un accident de voiture, une mère effondrée à l'hôpital, les chirurgiens qui sautent dans un avion pour prélever le cœur, le bloc opératoire où s'accomplit la liturgie sacrificielle, tout cela en un décor et un acteur ? C'est l'impensable exploit réalisé par Emmanuel Noblet dans une pièce que tous les théâtres s'arrachent désormais et qui se joue actuellement aux Tanneurs.

Qu'est-ce qui pousse les metteurs en scène à frotter des espaces imaginaires aux ressorts si éloignés, sachant les risques de trahison, de mésinterprétation ? Est-ce le succès d'un auteur qu'on espère réitérer sur la scène ? L'envie de se fixer des contraintes qui déboucheront sur de nouveaux langages ? Chez Denis Laujol, c'est un choc artistique doublé d'un terreau familial, qui l'a conduit à monter *Pas pleurer* de Lydie Salvayre, roman autobiographique au cœur de la guerre civile espagnole sur les traces de sa mère, Montserrat. « *J'ai offert le livre à ma compagne qui est d'origine catalane, se souvient l'artiste. Il était clair que Marie-Aurore (d'Awans, sa compagne, NDLR) pouvait se glisser dans cette langue, que ça ferait écho à son vécu. Un peu comme moi quand je jouais* Porteur d'eau (inspiré d'un coureur belge du Borinage, NDLR) : *je ne suis pas un acteur qui fait du vélo mais un cycliste qui joue.* »

Saisi d'une urgence, il déniche l'e-mail de l'auteur à la SACD et lui écrit. Dans la demi-heure, Lydie Salvayre lui cède les droits avec ces mots : « *Que vous ayez le désir de monter Pas pleurer, juste par nécessité, m'enchanté. Et que vous don-*

nnez le rôle de Montse à la femme que vous aimez m'enchanté tout autant. » Denis Laujol s'attelle à l'adaptation, et lui soumet les étapes d'écriture. « *Elle m'a laissé une liberté totale, mais elle m'a quand même glissé qu'il ne fallait pas passer à côté de Bernanos et de sa prise de conscience des violences franquistes. Du coup, on a ajouté cette voix-là, comme un signal d'alarme de cette guerre qui approche. C'est très actuel : l'anarchisme et les tentatives de solutions locales finalement écrabouillés par les fascistes, ça fait penser à l'anticapitalisme d'aujourd'hui. Ça ne parle pas juste de la Guerre d'Espagne mais de l'écrasement d'une révolution.* »

Qu'est-ce qui pousse les metteurs en scène ? L'espoir de répéter le succès d'un auteur sur la scène ?

Adapter ne signifie pas être fidèle mais implique de faire des choix. Des 300 pages du roman, il en reste 25. « *Il faut oser avoir un point de vue* », souligne celui qui transforme *Pas pleurer* en un spectacle-concert. *La musique et le texte s'enchevêtrent, comme un CD qui raconte une histoire avec la plage 1, 2, 3, etc., en créant une unité. Il y aura une guitariste, un micro en pied, et un récit balancé avec un côté brut.* » Suite au contrat signé avec l'éditeur de Lydie Salvayre, le Seuil prendra un pourcentage des recettes de la pièce. « *Il y a une gradation étrange. Selon que tu joues à Paris, en banlieue parisienne, en province française ou en Belgique, le pourcentage décroît. Et la Belgique arrive en dessous de la province française* », sourit Denis Laujol. ■

CATHERINE MAKEREEL



"Pas pleurer", souvenirs d'un fol été

Le 22/03/2017 – Marie Baudet

Adaptée par Denis Laujol du roman de Lydie Salvayre, une parole crue et musicale. Création au Poche. Critique.

"Une mauvaise pauvre est une pauvre qui ouvre sa gueule." 1936. Montserrat, quinze ans, se présente à une riche famille de son village de Haute Catalogne, qui cherche une bonne. Le maître de maison la juge *"bien modeste"*. Elle s'offusque de ces mots, du dédain qu'ils contiennent. Elle n'entrera pas au service de don Jaume Burgos.

Cet été-là, Montse va découvrir la révolution, la solidarité, l'amour, la guerre. Et, 75 ans plus tard, perdant la mémoire, ne plus se souvenir que de ces moments de pleine vie, de fol espoir. Et du goût de l'anisette...

Ce roman, intitulé "Pas pleurer", qui valut à Lydie Salvayre le prix Goncourt 2014, est en fait l'histoire de sa propre mère, leur dialogue, le portrait d'une jeune femme et de ses idéaux naissants, une plongée dans une page noire de l'histoire européenne - l'engouement des premiers élans anarchistes, la progression des nationalistes, la montée de la dictature. L'exode aussi.

Des racines, des échos

Originaire du sud-ouest de la France (où fuirent d'innombrables migrants espagnols en 1939), Denis Laujol, acteur et metteur en scène, a non seulement obtenu l'autorisation d'adapter le roman, mais enthousiasmé l'auteure par ce vœu. Le récit, dit-il, ne parle *"pas vraiment de la guerre d'Espagne, mais de l'espoir né de tout soulèvement populaire, et de l'écrasement d'une révolution"*.

C'est à Marie-Aurore d'Awans, elle-même à demi Catalane, et par ailleurs sa compagne, que Denis Laujol a confié l'ample tâche de porter toutes les voix de "Pas pleurer". Avec elle, sur scène, il y a la musicienne Malena Sardi, sa guitare aux langueurs incisives, la scénographie dépouillée et picturale d'Olivier Wiame sous les lumières de Xavier Lauwers. Et la voix off d'Alexandre Trocki pour porter les mots de Bernanos, *"écrivain, catholique, monarchiste"*, témoin dénonçant l'épuration militaire.

L'actrice - silhouette nerveuse, regard perçant - passe sans cesse de la langue affûtée de la fille au "fragnol" imagé, décalé de la mère, avec, lors de la première, une application qui ira en s'assouplissant. Sa performance cependant, guidée sur la voie d'une simplicité aussi grave que ludique, offre une belle résonance à la prose de Lydie Salvayre, à son élégance, son humour, sa colère.

Le 18/07/2018 - Gérald Rossi

Échos de l'Espagne en 1936

Adapter le très beau livre *Pas pleurer*, écrit par Lydie Salvayre (prix Goncourt en 2014), était un pari difficile. Gagné haut la main par Denis Laujol, qui met en scène Marie-Aurore d'Awans (excellente de bout en bout) et la musicienne Malena Sardi (qui avec sa guitare électrique soutient passionnément la fièvre). Un micro, pour moduler les expressions, et un fond mouvant et coloré qui glisse sur un grand écran suffisent pour donner vie au récit. Été 1936, Espagne, guerre civile. Montse (Montserat), mère de l'auteure, avait 15 ans. Elle en a 90. Les souvenirs toujours à vif. Avec émotion, les échos de sa vie surgissent. « *Nous ne voulons plus de la putasserie des possédants qui nous font une vie de misère* », dit ainsi Josep, qui compta tant pour Montse. Les souvenirs brûlants sont aussi une leçon d'avenir. •

G. R.

Pas pleurer, Théâtre des Doms, Avignon, à 14 h 30 ;
tél. : 04 90 14 07 99.



le 29 Juin 2018 - Evelyne Trân - Photo Yves KERSTIUS

Le drapeau de l'idéal est là qui flotte toujours mais il est criblé de sang, c'est peut-être juste un point rouge au-dessus de l'océan, un petit précipité plombé par les nuages, la pollution, la vérité c'est qu'il ne fait pas partie de ces drapeaux que l'on plante sur les cadavres. On ne tue pas les morts !

Lydie SALVAYRE, écrivaine, sait naturellement qu'écrire est un labeur. Il y a des phrases qui forment des remparts contre l'oubli, il y a des idées qui mettent beaucoup de temps à germer, il y a ce stylo qui se crispe sans comprendre avant d'atteindre une source vive.

Comment peut-on être témoin d'évènements qu'on n'a pas vécu soi-même ? En allant au-devant sans doute d'un vrai témoin qui nous fait signe.

Pour Lydie SALVAYRE, ce témoin c'est toujours sa mère Montse qui perd la mémoire mais qui se souvient de façon incroyable de l'expérience libertaire de l'été 1936 en Espagne, « l'unique aventure de son existence », avant l'éclatement de la guerre civile (17 Juillet 36 – 1^{er} Avril 1939), la mort de son frère José, sa fuite éprouvante début 1939 qui dura des semaines, vers la France, à pied avec sa fille dans le landau.

Dans ce récit choral, plusieurs voix se chevauchent, celle de Montse qui fut une mauvaise pauvre, celle de la narratrice et celle de tous les personnages, notamment celle de José, le révolutionnaire et celle de la grand-mère.

Toute vie peut faire l'objet d'un roman, il suffit de lui donner de la voix. Dans « Pas pleurer » Lydie SALVAYRE donne l'impression qu'elle n'est jamais seule, elle est emportée par le récit de sa mère « Je l'écoute encore remuer les cendres de sa jeunesse et je vois son visage s'animer comme si toute sa joie de vivre s'était ramassée en ces quelques jours de l'été 36 ».

Or, pendant ce temps, des atrocités étaient commises par les nationalistes. Elles furent dénoncées par Georges BERNANOS, témoin crucial pour Lydie SALVAYRE qui se réfère à son pamphlet « Les grands cimetières sous la lune ».

Affaire de ressentis, de maturité, Montse avait 15 ans, Bernanos, se devait de réagir en homme libre sans crainte du danger, sa tête ayant été mise à prix par Franco.

Les ressentis forgent aussi l'histoire, ils se transmettent de génération en génération, et alors même que les dates et les événements ont pu sombrer dans l'oubli, subsiste la mémoire émotionnelle.

Sans nul doute le récit « Pas pleurer » est de ceux qui travaillent aussi bien l'esprit que le corps. La performance sur scène de Marie-Laure d'AWANS d'origine catalane par sa mère, le prouve.



Elle y engage tout son corps, soulevé par les souvenirs, parcouru par des visions fulgurantes, celle notamment de José, le libertaire qui crie « A bas l'oppression, vive la liberté ! » tempête contre les mauvais riches, celle de ces billets de banque brûlés pour protester contre les banquiers.

Elle ne dit pas le texte, elle le vit, avec fougue, avec flamme, accompagnée sur scène par la musicienne Malena SARDI.

A travers elle, c'est certain, respirent aussi tous les émigrés espagnols réfugiés en France, près de 500 000 dont un grand nombre de descendants sont aujourd'hui Français.

Que l'histoire puisse être contée pas seulement dans les livres mais également au théâtre, c'est naturellement le vœu du metteur en scène, Denis LAUJOL, artiste engagé, qui dirige la comédienne Marie-Aurore d'AWANS, vers le phare d'une mémoire intense toujours en devenir.

Une performance à ne pas manquer !

Marie d'Awans: «Des théâtres agissent pour les migrants mais craignent leur CA»

14/09/2018 – Lorraine Kihl

Voilà un an, Marie-Aurore d'Awans secouait le milieu culturel en questionnant son inaction face aux situations de détresse du parc Maximilien. Retour avec la cofondatrice de l'association « Deux euros cinquante » sur le rôle des artistes dans l'action citoyenne.



Il y a près d'un an, Marie-Aurore d'Awans secouait le petit monde du théâtre belge en le confrontant à ses responsabilités. La comédienne, qui venait de créer avec Itsik Elbaz l'association « Deux euros cinquante » qui fournit des repas aux migrants, profitait de la remise du prix du meilleur espoir féminin du Prix de la critique pour prononcer un discours choc sur la situation au parc Maximilien. « L'idée était à l'origine de mettre en avant Deux euros cinquante mais au final j'ai plus parlé de ce qu'on avait découvert en créant l'association : qu'il y avait un mouvement citoyen incroyable à l'œuvre. Quand j'y repense, le texte était une sorte d'ode aux bénévoles, avec le sous-texte "Et que fait le milieu culturel ?" »



Vous dites avoir voulu secouer le milieu du théâtre.

United stage existait depuis un ou deux ans mais je n'en avais jamais entendu parler, alors que je suis comédienne, c'est juste dingue. De voir les gens qui se servent beaucoup de la migration dans leur spectacle ou dans des revendications et qui après ne font rien. Ça me choque. Je dois dire qu'on a aussi été surpris de voir des gens qui ont réagi très rapidement après le discours.

Il y a une forme de voyeurisme dans l'art sur la migration ?

Je ne sais pas si le terme juste est voyeurisme mais il y a de ça. On parle de choses à la mode et on ne fait rien derrière. J'ai du mal à comprendre cela.

Est-ce qu'il n'y a pas aussi peut-être un besoin de mise à distance avec son sujet ?

En fait, pour moi, le véritable déclencheur pour Deux euros cinquante, c'est la pièce que je jouais à l'époque, Pas pleurer qui porte sur les prémices de la guerre d'Espagne. Il y a eu à Barcelone, juste avant la guerre, un mouvement libertaire très fort qui a été vite étouffé. La pièce raconte la fuite de la mère de l'auteur qui s'est barrée avec sa fille pour rejoindre la France, à pied, par la montagne. Le directeur du Poche m'a dit un jour : « Ce qui est bien dans ce spectacle, c'est qu'il pose la question de savoir où tu te situes par rapport à tes engagements. » C'est beau de râler, c'est beau de s'insurger mais qu'est-ce qu'on fait. Je crois que le fait d'avoir eu des enfants a aussi joué. Je me suis dit que ça se répercutera sur eux : montrer le partage, l'ouverture, l'accueil.

Depuis un an, ça a bougé dans le milieu ?

Oui, beaucoup. Des théâtres ont ouvert leurs portes pour l'hébergement. Certains préfèrent ne pas s'afficher parce qu'ils craignent d'avoir des ennuis. Le KVS a organisé deux soirées spéciales, dont les bénéfiques ont été reversés à Deux euros cinquante. Ça bouge.

Et en termes de prises de position ?

Je ne vois pas grand-chose. Le souci c'est que les théâtres sont liés par le politique. Je peux comprendre la crainte d'un directeur de s'opposer à un élu qui fait partie de son conseil d'administration. Il faudrait être capable de prendre ce risque, de risquer sa place pour secouer la fourmilière, mais je comprends que ce ne soit pas simple.

De nombreuses actions sont menées dans les théâtres pour sensibiliser. Mais le risque c'est de prêcher devant des convaincus, non ?

Je ne sais pas si c'est prêcher des convaincus ou si de temps en temps on touche d'autres personnes. Il y a évidemment une forme de catharsis pour nous, pour les artistes. Il faut que ça sorte... Mais c'est déjà mieux que rien, non ? Le silence serait pire.

L'engagement militant et le bénévolat ont-ils affecté votre vision du monde ?

Je n'étais déjà pas fort branchée politique, j'y crois de moins en moins. Je me suis rendu compte que l'action non politique avait beaucoup plus d'impact. Il suffit de voir, il n'y a aucune vision à long terme, on voit à échelle d'un mandat et ça vaut pour la santé, l'éducation, ne parlons même pas de l'écologie. Et je ne crois pas que les dirigeants aient tant de pouvoir que ça. Le film L'Exercice du pouvoir avec Olivier Gourmet m'a beaucoup marquée là-dessus, il joue un ministre des Transports qui est tellement contraint par les lobbies, par tellement de choses, qu'au final il n'a aucun pouvoir.

Vous ne croyez plus au politique pour changer les choses ou vous ne croyez plus que les choses puissent changer ?

Il y a quand même une part d'optimisme dans le fait de changer les choses. J'évite les commentaires sous les articles de presse. Ça me touche trop, alors j'essaie de regarder que le positif qu'il y a autour de nous. Quand je vois les gens qui se mobilisent pour participer, pour aider, je préfère regarder cela. Et je me dis qu'avec eux, on pourra changer les choses.

Quand Theo Francken parle – en gros – de bobos bruxellois coupés de la réalité, ça vous inspire quoi ?

Qu'il vienne. On n'est pas une classe sociale, un secteur professionnel ou un parti politique. Si c'était le cas, on gagnerait toutes les élections, parce qu'on est nombreux. Les simplismes qu'on entend... J'ai participé à un débat un jour avec Georges-Louis Bouchez, c'était horrible. Je n'ai pas les armes rhétoriques pour me retrouver face à un politique qui retourne tout ce que vous dites. Et en fait tout ce qu'il a répété c'est : « Ils n'ont qu'à faire une demande d'asile ». Mais pour quelqu'un de « dubliné » faire une demande d'asile c'est se faire renvoyer dans un camp pourri en Italie où il n'y a aucune perspective. J'ai l'impression que ces gens-là ne sont jamais allés dans un camp, n'ont jamais aidé quelqu'un qui a faim, ils n'ont jamais accueilli, jamais vu des gens accueillir. Ils ne savent pas ce que c'est.

Il est difficile de tenir une mobilisation sur la durée. Deux euros cinquante a arrêté certaines activités par manque de fonds. Pensez-vous que les dons vont se stabiliser ?

À condition de relancer un peu tout le temps, c'est un travail de communication en fait.

Ça vous plaît ?

Pas du tout. Au départ je ne voulais pas faire de petit texte à la fin de mon spectacle. Demander cinquante centimes, ça me faisait un peu chier, j'avais l'impression de vendre des tapis. Et puis en le faisant, je me suis rendu compte que ça prenait tout son sens : affirmer qu'on pouvait prendre position aujourd'hui et faire quelque chose. Et montrer à des gens qui n'oseraient pas forcément qu'on peut le faire.



Juillet 2018 – Julien Avril

OFF PAS PLEURER

MISE EN SCÈNE DENIS LAUJOL / THÉÂTRE DES DOMS JUSQU'AU 26 JUILLET, À 14H30

«Un récit intense sur la guerre d'Espagne dont s'empare la comédienne Marie-Aurore d'Awans (saluée par les Prix de la Critique belge 2017) et la musicienne Malena Sardi.»

ÉLAN DE JEUNESSE ESTIVAL

— par Julien Avril —

Au Théâtre des Doms, le metteur en scène Denis Laujol signe une belle adaptation du roman de Lydie Salvayre «Pas pleurer», prix Goncourt 2014. C'est l'histoire d'une émancipation, celle de Montse, la mère de l'écrivaine qui, à l'été 1936, sent sa vraie vie commencer quand elle refuse un poste d'employée dans une maison bourgeoise pour rejoindre son frère et les mouvements collectivistes révolutionnaires qui ont fleuri en Espagne, vague d'espoir fauchée par la guerre et la montée du franquisme. Tout part d'une petite phrase: «Elle est bien modeste.» Cette humiliation primaire, lancée par le maître de maison lors

de l'entretien d'embauche, est comme une allumette jetée sur un fétu de paille: l'étincelle de la révolte dans le cœur de Montse. De ce premier acte de résistance découle sa nouvelle relation au monde: inverser les rapports de domination, refuser l'apitoiement et le diktat de la nécessité, inventer une nouvelle vie. L'été commence et la jeune fille de quinze ans va y découvrir la politique, l'ivresse des mouvements collectifs et bien sûr la douceur des premières amours. Ce récit se dévoile petit à petit, par couches, ou par niveaux. À jardin, au micro, la comédienne Marie-Aurore d'Awans interprète l'écrivaine, qui devient à son tour sa

propre mère puis les autres protagonistes de cette épopée espagnole de 1936. Virtuosité de cette incarnation des personnages, enchevêtrés en poupées russes. La musicienne Malena Sardi, assise à la cour parmi ses amplis et ses pédales de distorsion, accompagne le récit en créant tour à tour des nappes sonores qui posent l'atmosphère adéquate ou bien tricote une mélodie qui devient peu à peu chanson épique pour clore en apothéose tel ou tel épisode. Entre elles, comme une caisse de résonance, un fond blanc sur lequel des images abstraites projetées ouvrent un champ plus grand, métaphysique bien

sûr. Ici, le paysage de la révolution dans le cœur de cette jeunesse se corrompt peu à peu, la guerre broie les corps et les espérances. La parole de Georges Bernanos décrit, dans une anaphore coup de poing, l'escalade de la violence. La petite histoire rejoint la grande histoire. Une adaptation très juste qui, sans rien ôter à la puissance littéraire du texte, y ajoute ce qu'il faut de jeu, de couleurs et de vie pour faire exulter en nous cet élan de liberté et de joie qui naît à l'adolescence et qui irrigue tout une vie, malgré les plus dures épreuves.

"Pas pleurer" : l'Espagne avant les bombes

Le 22/03/2017 - Flora Eveno

Adaptée du Prix Goncourt 2014 de Lydie Salvayre, la pièce "Pas pleurer" raconte un destin espagnol, frappé en pleine jeunesse par la guerre.



Denis Laujol a choisi d'adapter au théâtre le roman goncourisé de Lydie Salvayre, et lui donner une nouvelle dimension. Sur scène deux femmes : Marie-Aurore D'Awans et la musicienne Malena Sardi s'attèle à raconter au mieux l'histoire singulière de Montse, la mère de Lydie Salvayre. Celle-ci âgée de 90 ans ne se souvient plus que de cette période précédant la seconde

guerre et son désir de liberté.

Été 1936, Catalogne : Montserrat - Montse - est une jeune espagnole de 15 ans qui vit de manière "modeste" et s'apprête à être bonne dans une famille riche. Le jour d'après, c'est la révolution dans la campagne espagnole et le frère de Montse veut fonder la commune, une société portée sur le partage et la redistribution des richesses. Les riches fuient le village et Montse découvre la vie débridée : elle se met à fumer et boire des anisettes, elle tombe amoureuse d'André, un jeune français qui déclame des poèmes. Au moment où les franquistes arrivent au village pour torturer et tuer les dissidents, Montse fuira avec l'enfant qu'elle vient d'accoucher - celui d'André. C'est le destin incroyable de cette jeune femme courageuse que le roman et la pièce racontent.

La pièce apparaît comme un dialogue entre Montse et sa fille, 75 ans plus tard. Les deux femmes sont interprétées par la même comédienne : Marie-Aurore D'Awans. Son énergie pure fait vivre le texte et nous emporte rapidement en Catalogne, alternant le présent et l'avant-guerre. La mise en scène est très simple à la manière d'une guitare - voix théâtral. Denis Laujol réussit son pari de porter au théâtre un roman fort et rendre hommage à la jeune Montse comme à la femme plus âgée.

Pas pleurer, au Poche : adaptation très réussie d'un roman complexe

Le 31/03/2017 – Dominique Mussche

CRITIQUE***

Appréhension ... N'allais-je pas être déçue par la transposition de ce roman que j'avais tellement aimé ... ? Mais je me suis rappelé que Denis Laujol avait fait ses premiers pas de metteur en scène dans une adaptation remarquée de *Mars*, le roman du suisse Fritz Zorn. Le résultat était à la fois fidèle à l'original et tout à fait personnel. Le même constat s'impose pour cette nouvelle création. Il m'a été donné ce soir-là de revivre mon plaisir de lecture, réenchanté par des voix, par des corps, des musiques, des images. L'essentiel du roman s'y retrouvait, tant la complexité du contenu que celle de l'écriture.

[Pour lire un extrait du roman de Lydie Salvayre, *Pas Pleurer*, prix Goncourt 2014](#)

L'auteur nous conte l'histoire de sa mère Montserrat, dite Montse, plongée dans la guerre civile espagnole dès l'été 1936. Montse n'avait que quinze ans à l'époque. Elle en a aujourd'hui nonante-six et a tout oublié de sa vie, sauf cette courte période dont elle livre le récit à sa fille, devant un verre d'anisette.

Aux côtés de son frère anarchiste, Montse découvre la révolution, la liberté et l'amour

Sur le papier comme sur le plateau, *Pas pleurer*, c'est d'abord un magnifique portrait de femme. Comme toutes les filles de son village catalan, Montse était destinée à servir comme bonne chez un riche propriétaire, et la famille lui avait déjà choisi un " novio ". Et puis voilà qu'éclate la guerre civile. Aux côtés de son frère anarchiste, Montse découvre la révolution, la liberté et l'amour. Ensuite vient la défaite et la fuite vers la France, seule, son bébé accroché à la taille et à qui elle répète : " Pas pleurer ".

Pas pleurer, c'est aussi un regard inédit sur la guerre civile espagnole, vécue au jour le jour par une toute jeune fille : exaltation révolutionnaire et espoir d'un monde nouveau, mais aussi désillusions. Montse voit la haine et la violence dans les deux camps. Au même moment, Bernanos dénonce les assassinats perpétrés par ses anciens amis franquistes sur l'île de Majorque avec la bénédiction de l'Eglise. Dans le roman, il est un personnage important dont le témoignage accompagne, en parallèle, celui de Montse. Plus discrète chez Denis Laujol, sa parole se fait également entendre, en voix off.

Enfin, *Pas pleurer*, c'est aussi une belle histoire de transmission, de complicité mère-fille. Cette complicité, la talentueuse et lumineuse Marie-Aurore d'Awans l'incarne à elle seule avec une formidable énergie : plantée au centre du plateau, micro dressé, elle glisse en virtuose - racines catalanes oblige - de la narratrice à la vieille maman, du beau français de l'une à cette langue savoureuse que l'autre s'est construite, une sorte de " fragnol " impur et bourré de confusions. La comédienne n'est pas seule sur le plateau, et la musique des mots trouve un écho dans celle d'une guitare. Mais on évite heureusement le kitch exotique, les " espagnolades ". Au fil du récit, Malena Sardi crée des musiques entre jazz, rock et classique, ou plus réalistes pour imiter le bruit des avions de chasse, mais qui sous-tendent le texte sans jamais lui en imposer. La scénographie est tout aussi sobre : en guise de décor, un écran qui propose, plutôt que les classiques documents d'époque auxquels on aurait pu s'attendre, des images abstraites puisées notamment dans l'œuvre de Tàpies.

Enfin la " touche " Laujol, c'est aussi, comme dans *Mars*, la lumière qui l'emporte sur l'ombre et l'humour sur le désespoir. Et s'il ne me reste qu'une seule image de ce spectacle, ce sera sans doute celle de Montse, ivre de sa liberté toute neuve, lancée pieds nus dans une danse folle. Pour conclure, une triple recommandation : allez voir le spectacle du Poche, lisez le roman de Lydie Salvayre, et redécouvrez *Les grands cimetières sous la lune* de Bernanos !



Avec Marie-Aurore D'Awans - © D.R.

Le 20/01/2018 - Caroline Veyt

Lauréate du meilleur espoir féminin aux Prix de la Critique 2017 pour " Pas pleurer " d'après le roman de Lydie Salvayre, la comédienne s'implique également beaucoup dans les questions qui touchent notre société actuelle : la crise des réfugiés. Avec Itsik Elbaz, la comédienne gère la plateforme *Deux euros cinquante*, qui vient en aide aux migrants. Son discours coup de poing aux Prix de la Critique a marqué les esprits. Rencontre avec Caroline Veyt.

Marie-Aurore d'Awans est née à Boulogne-Billancourt (France) en novembre 1982. Après avoir vécu toute son enfance et adolescence à Liège, elle part, pendant un an, suivre une formation de comédienne à Barcelone. De retour en Belgique, elle s'établit à Bruxelles et poursuit son cursus à l'I.A.D. (l'Institut des Arts de Diffusion en art de la parole). Depuis la fin de ses études (2007), elle a alterné les projets en tant que comédienne - *Quand j'étais grand* de Sylvie de Braekeleer, *Parking Song* mis en scène de Michel Bernard, *Risk* avec L'Interlude T/O - et en tant qu'assistante à la mise en scène - d'Eva Vallejo, de Lara Hubinont ou encore de Sophie Jaskulski. Elle participe à des performances de danse (*Blastdance* et *Fractal* avec la Kosmocompany, *Corps nus* avec Claire Picard) ou de playback (*We can be heroes* avec Le Goupe en fonction).

En 2017, elle est élue meilleur espoir féminin aux Prix de la Critique, pour son rôle dans la pièce *Pas pleurer*, mise en scène au Théâtre du Poche en 2017, inspirée par le roman de Lydie Salvayre. *Pas pleurer*, une injonction faite aux personnages mais aussi à tous les spectateurs, à nous tous alors que nous avons toutes les raisons de pleurer devant la bêtise humaine. Ne pas baisser les bras. Ne pas avoir peur.

Des thématiques qui raisonnent et font écho à la situation catastrophique de la crise des réfugiés à laquelle toute l'Europe est confrontée depuis quelques années.

Lors de la remise de son prix, Marie-Aurore D'Awans a prononcé un discours coup de poing en faveur des migrants. Elle nous parle de la plateforme *Deux euros cinquante*, qu'elle a cofondée et qu'elle gère de concert avec le comédien Itsik Elbaz. Deux euros cinquante, c'est en moyenne la somme nécessaire pour constituer un repas. La plateforme récolte des dons qui permettront de constituer des paniers repas, qui seront ensuite distribués aux réfugiés à Bruxelles.

Une lutte de chaque instant dont la comédienne nous parlera ce samedi aux côtés de Caroline Veyt.



Marie-Aurore D'Awans quelques mois plus tôt, au Théâtre de Poche pour Pas Pleurer. | © Yves Kerstius/Théâtre de Poche

La comédienne Marie-Aurore D'Awans s'est insurgée contre les conditions de vie des réfugiés du parc Maximilien et a salué l'action des bénévoles ce lundi dans un discours poignant, à la remise des Prix de la Critique.

« Il y a plus de 200 Bruxellois qui accueillent chez eux des gens pour empêcher qu'il ne dorment dans la rue et ne se fassent réveiller à coups de crosse à cinq heures du mat', qu'ils ne se fassent voler leur pauvre sac à dos avec deux t-shirts dedans et déchirer leur sac de couchage – casser leur lit putain, on leur prend leur lit, il n'ont déjà plus rien ». Sa voix tremble, forcément. Marie-Aurore D'Awans vient de recevoir le prix de meilleur espoir féminin belge aux Prix de la Critique, mais derrière son pupitre de verre, ce n'est pas ce qui l'anime.

Les mots 'nettoyage' et 'hygiène' me font vomir.

Ce qui la fait trébucher sur les mots et lui fait monter les larmes, tout en tentant d'assurer sa voix forte et convaincue, ce sont les réfugiés du parc Maximilien. Eux, et puis les associations de bénévoles et les hébergeurs d'une nuit ou d'une vie, à qui elle rendait hommage ce lundi au Théâtre de Namur.

Quelques noms défilent, celles d'organisations plus ou moins discrètes – la Plateforme d'hébergement pour les réfugiés et la sienne, baptisée « Deux euros cinquante » – et ceux d'anonymes au cœur qui déborde : *« Je suis tellement désolée de ne pas citer tout le monde, tous ces bénévoles (...), ces gens qui font ça sur leur temps libre, qui ne sont pas payés, qui n'ont pas un balle du gouvernement et qui font tourner notre monde un peu plus rond, un peu plus doux »*, lit-elle avec ce rythme poignant et saccadé, qu'on avait déjà vu à l'œuvre la saison dernière dans la pièce *Pas pleurer*, au Théâtre de Poche.

« Nous sommes des rôleurs, les Belges, râler c'est bien, mais ici ne nous trompons pas d'objectif : il y a dans la capitale du pays, à quelques rues de chez nous, des gens dehors qu'on empêche d'accéder aux soins, au logement et à la nourriture. C'est aujourd'hui et c'est maintenant ». Yvan Mayeur et les policiers « volontaires » en prennent pour leur grade bien sûr, mais tout autant que notre manque d'enthousiasme citoyen à tendre la main : *« Je ne parle pas de révolution, de grande manifestation, je dis juste qu'au jour le jour, il est possible d'aller vers l'autre, quel qu'il soit (...) Aujourd'hui, dans ce cas-ci, il ne faut plus rien attendre de la politique, il faut poser des actes. C'est aux citoyens de combler le vide : la démocratie c'est nous tous – pas qu'eux ».*

Donner à manger, c'est juste normal.

C'est que selon la comédienne Marie-Aurore D'Awans, qui contribue à alimenter le groupe « Deux euros cinquante », il suffit de cinq pièces de 50 centimes pour nourrir correctement, le temps d'un repas, un

réfugié. « *Notre but est de donner un coup de main, le plus efficace possible, aux associations déjà existantes telles que Belgium Kitchen* », décrypte la page Facebook de ce récent mouvement citoyen, qui collecte des fonds afin de constituer des colis alimentaires individuels à remettre aux demandeurs d'asile.

Un appel à l'aide au secteur culturel

Après le C4 de Philippe Close déposé par une autre comédienne bruxelloise, Marie-Aurore D'Awans pointe du doigt son milieu, celui de la création vivante, des artistes et des planches sur lesquelles on s'époumonne pourtant sur les injustices de la vie d'avant ou d'ici. « *Nous nous étonnons que les théâtres ne s'engagent pas plus* », lâche-t-elle en fin de discours. « *Le secteur culturel ne peut plus espérer aujourd'hui donner des leçons d'humanité (...), défendre des rôles, prétendre à la réflexion, à l'élévation des âmes, si nous laissons des gens avoir faim et crever dans la rue à quelques centaines de mètres de nos maisons théâtrales. Il faut se réunir, il faut écrire, il faut dire : les théâtre ont un devoir commun, là, tout de suite* ».

Le cœur chevrotant, on le voit bien, la comédienne engagée termine sur un « *voilà* » à bout de souffle. Oui, « *voilà* » tout, « *voilà* » puisque ça ne signifie pas seulement la fin de sa tirade mais, peut-être, le début d'une mobilisation culturelle et citoyenne plus radicale.

LE SOIR

«Deux euros cinquante», histoire d'une association née pour «combler un vide»

MIS EN LIGNE LE 6/10/2017 - Catherine Makereel

Des artistes s'engagent auprès des réfugiés face au silence politique et culturel. Comme Marie-Aurore D'Awans et Itsik Elbaz, qui ont créé l'association Deux euros cinquante.

Marie-Aurore D'Awans lors de son discours-choc aux Prix de la Critique. © D.R.



Près de 470.000 vues sur les réseaux sociaux. En prononçant son discours aux Prix de la critique à Namur, où elle était sacrée Meilleur espoir féminin pour son rôle dans *Pas pleurer* de Lydie Salvayre, Marie-Aurore D'Awans n'imaginait pas que son coup de gueule allait ricocher de manière aussi exponentielle. En lieu et place des larmes de circonstance pour remercier son entourage et autres mondanités compassées, la comédienne s'emparait du micro pour tonner sa colère contre le sort réservé aux réfugiés, « ces gens qui dorment dehors, qui sont réveillés quotidiennement par les agents de Polbru, dont on découpe les sacs de couchage aux ciseaux, dont on casse les piquets de tente, dont on brise les lunettes à coups de bottes, dont on retire le sandwich des mains ». Pour rappeler aussi l'existence de structures bénévoles comme la Plateforme citoyenne d'hébergement, DoucheFlux, Belgium Kitchen, Cuistots solidaires et tant d'autres, œuvrant à faire tourner notre monde un peu plus rond.

Ces temps-ci, d'autres artistes s'insurgent au diapason, comme le chorégraphe Thierry Smits ou le metteur en scène Lorent Wanson qui organisait, le 24 septembre dernier, un rassemblement citoyen au pied de la fresque de Johan Muyle, à la gare du Nord, là même où passent chaque jour quelque 600 migrants en quête d'un abri provisoire. En compagnie du comédien Itsik Elbaz, avec qui elle a créé l'association Deux euros cinquante (« en référence à la somme moyenne nécessaire pour constituer un repas équilibré à offrir aux réfugiés actuellement pourchassés partout dans Bruxelles mais surtout autour de la gare du Nord »), Marie Aurore D'Awans retrace les lignes de son action.

Comment est né le groupe Deux euros cinquante que vous avez lancé ?

Itsik Elbaz. *Ce n'est pas une initiative d'artistes. On ne s'est pas réunis en tant qu'artistes en se disant « il faut que les artistes se positionnent et fassent quelque chose. D'ailleurs, si on l'avait fait, je crois que notre groupe n'aurait pas 7000 membres aujourd'hui. Si on était resté dans un cadre sectoriel, les gens se seraient dit : « Bah, c'est le combat des artistes. » C'est une initiative personnelle. L'idée de nommer ce groupe « Deux euros cinquante », c'est de donner une image très précise de comment on peut aider, montrer que ça ne coûte que ça.*

Ça a rencontré un écho très fort chez des gens qui étaient indécis, qui ne savaient pas comment commencer une action.

Marie-Aurore D'Awans. *En plus de récolter les dons, faire les courses et livrer les repas, on a rencontré les associations qui œuvrent sur le terrain et on fait aussi le lien. On relaye les infos, on met les gens en contact, par*

exemple pour les Cuistots solidaires qui recherchent des bénévoles ou la Plateforme citoyenne qui recherche des gens pour l'école qu'ils ont mise en place.

«Beaucoup de gens nous ont écrit, mais du point de vue politique, rien n'est mis en branle»

Est-ce que le discours aux Prix de la critique, qui a été viral sur les réseaux sociaux, a changé quelque chose ?

M.A.D'A. *On a eu plus de membres, plus de dons. Beaucoup de gens nous ont écrit, mais du point de vue politique, rien n'est mis en branle. Il y avait eu cette annonce de 500.000 euros et d'un local qui serait mis à disposition, mais tout ça a été démenti le lendemain. Depuis plusieurs jours, j'entends Theo Francken sur toutes les radios et les médias qui annoncent qu'il monte en popularité. Je suis terrifiée. Tout le monde se met derrière lui, le Premier ministre en premier.*

I.E. *Le mouvement citoyen s'explique par la désertion de tous les partis politiques sur cette question. Je ne peux pas en vouloir à Theo Franken ou Charles Michel parce que, finalement, ils font ce qu'ils disent, mais je m'étonne du silence absolu de l'opposition. C'est logique, quand l'appareil politique fait défaut, que la base démocratique comble les trous. Donner à manger à quelqu'un qui en a besoin, ce n'est pas politique, c'est normal. Ce n'est pas une question de gauche ou de droite. Dans les 7000 membres de notre groupe, il y a des gens qui votent MR comme des gens qui votent PTB.*

Quid des théâtres dans ce mouvement-là ?

M.A.D'A *Les théâtres sont tenus par la politique et ne peuvent pas faire grand-chose. On m'a parlé d'un collectif de théâtres, United Stages, mais moi qui suis pourtant comédienne, je n'en avais jamais entendu parler.*

I.E. *Je suis étonné de l'absence de positionnement des structures théâtrales. Ne serait-ce que par un communiqué. Les théâtres, en tant que relais, ont un rôle à jouer. Ce n'est pas un reproche mais un encouragement. Il ne faut pas grand-chose. Chaque geste compte. Un théâtre pourrait nous dire qu'il met à disposition une de ses salles pour recueillir les vêtements d'hiver que nous essayons de récolter pour le camp de Blida à Metz et nous, on vient faire le tri. Ça va très vite. Il est temps de se bouger. Franchement, ce qu'on a vu, c'est proche des Misérables de Victor Hugo. La situation humanitaire est catastrophique.*

Occuper les lieux culturels!

Il y a quelque temps, le chorégraphe Thierry Smits interpellait gentiment la communauté gay sur Facebook : « Vous qui avez des studios cosy à Bruxelles, qu'est-ce que ça vous coûterait d'accueillir un ou deux réfugiés pour la nuit ? » Mais aujourd'hui, son indignation est montée de quelques crans. « Hier, en appelant la Plateforme Citoyenne Hébergement, j'ai appris qu'ils n'avaient pas réussi à loger dix personnes alors qu'il commence à faire froid et dégueulasse dehors ! Ça me rend furieux, surtout quand on sait qu'il y a, dans les institutions culturelles, tous ces bureaux vides la nuit, toutes ces salles de répétition, ces plateaux de théâtre qui peuvent être utilisés. On ne demande pas de faire des dortoirs de 30 personnes mais juste de mettre un ou deux matelas dans un coin. Les institutions programment des spectacles sur la question des migrants pour se donner bonne conscience, mais après ? Le politique est complètement défaillant et la culture est le deuxième relais après le politique. Notre métier est de sensibiliser à des thématiques, des esthétiques. Pourquoi ne pourrait-on pas sensibiliser à la générosité ? J'aime bien les manif mais là, il faut agir, mettre les mains dans le cambouis. Beaucoup de familles se mobilisent pour accueillir ces gens, souvent jeunes. Certains ont à peine 16 ans. Mais aujourd'hui, elles fatiguent et il faut pouvoir les relayer. »

la terrasse

Pas pleurer

Juillet 2018 - Eric Demey



THÉÂTRE DES DOMS / D'APRÈS LE ROMAN DE LYDIE SALVAIRE / ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE DE DENIS LAUJOL

Adaptation du prix Goncourt 2014 de Lydie Salvaire, *Pas pleurer* revisite la Guerre d'Espagne et l'histoire de ses réfugiés républicains exilés en France.

Parallèlement aux revirements de Georges Bernanos sur la Guerre d'Espagne, le roman de Lydie Salvaire primé en 2014 s'attachait notamment à suivre l'histoire de Montse, double de la mère de l'auteure, au milieu de la guerre d'Espagne en 1936. C'est avant tout cette deuxième partie que reprend l'adaptation de Denis Laujol, également metteur en scène de ce spectacle guidé donc par le récit haut-en-couleurs d'une femme arrivée au crépuscule de sa vie.

Un spectacle rock'n'roll et pictural

Montse a 90 ans et n'a plus rien à espérer ni à craindre de la vie. Sa parole est libre, désinhibée, mais aussi incertaine, car elle souffre de troubles de mémoire. Dans sa tête cependant résonne toujours clairement le vacarme de la guerre civile en 1936 qui la conduira à l'exil. Sur scène, Marie-Aurore d'Awans endosse en « fragnol », mélange de français et d'espagnol inventé par la mère de l'auteur, le récit d'un immense espoir qui se lève, même si l'on sait qu'il conduira à des décennies de malheur. Avec elle, Malena Sardi est à la guitare et à la composition d'un accompagnement *live* qui donne au spectacle une teinte plutôt rock'n'roll. « Une rage et une énergie qui sont mises en exergues par la musique » sur fond vidéo de réalisations de tableaux inspirés entre autres de Tapiez et Miro.

l'Humanité.fr

OFF. ÉCHOS DE L'ESPAGNE EN 1936

Le 18 Juillet 2018 - Gérald Rossi

Pas pleurer, Théâtre des Doms, Avignon, à 14 h 30 ; tél. : 04 90 14 07 99.

Adapter le très beau livre *Pas pleurer*, écrit par Lydie Salvayre (prix Goncourt en 2014), était un pari difficile. Gagné haut la main par Denis Lajol, qui met en scène Marie-Aurore d'Awans (excellente de bout en bout) et la musicienne Malena Sardi (qui avec sa guitare électrique soutient passionnément la fièvre). Un micro, pour moduler les expressions, et un fond mouvant et coloré qui glisse sur un grand écran suffisent pour donner vie au récit. Été 1936, Espagne, guerre civile. Montse (Montserrat), mère de l'auteure, avait 15 ans. Elle en a 90. Les souvenirs toujours à vif. Avec émotion, les échos de sa vie surgissent. « Nous ne voulons plus de la putasserie des possédants qui nous font une vie de misère », dit ainsi Josep, qui compta tant pour Montse. Les souvenirs brûlants sont aussi une leçon d'avenir.

Pas pleurer (on aime)

Par Louise Vayssières



Une actrice entre dans la peau de la narratrice de Pas pleurer – roman de Lydie Salvayre qui a emporté le Prix Goncourt en 2014 – et accompagnée d’une guitariste, retrace la jeunesse espagnole de Montse, la mère de l’auteur lorsque tout a changé en 1936 avec la guerre d’Espagne. C’est avec délicatesse et force que Marie-Aurore D’Awans retrace les aventures de Montse, dans la posture d’une narratrice qui n’est pas objective mais bienveillante, touchée par l’histoire familiale qu’elle nous raconte. Le plateau, presque nu, se fait chambre d’échos des voix qui traverses la narratrice, celle de sa mère, de son frère, de son père, de personnages rendus vivants par la présence de l’actrice qui les évoque. C’est un beau spectacle que signe le metteur en scène Denis Laujol tant dans les récits personnels mis en bouche et en musique que dans l’histoire collective en toile de fond qui fait et défait les destins des personnages évoqués, illustrant comment les événements politiques ont de larges conséquences sociales et dans les mœurs.

Du 6 au 26 juillet à 14h30 (durée 1h15), relâche les 11 et 18 juillet, au théâtre des Doms, 1 bis rue des Escaliers, tarifs 13/18,5€, infos et réservations : 04 90 14 07 99, www.lesdoms.eu.

Théâtre du blog

Juillet 2018 - Véronique Hotte

Pas Pleurer de Lydie Salvayre, adaptation et mise en scène de Denis Laujol



C'est l'histoire de la mère de l'auteure, Montserrat (Montse), plongée à quinze ans dans la guerre civile espagnole, à l'été 1936. Nonagénaire à présent, victime de troubles de mémoire, elle a oublié sa vie, sauf cette courte période où un vent de liberté a soufflé sur elle. Elle a vécu une aventure collective politique avec l'invention de la révolution sociale et autogestionnaire, faite par des anarcho-sindicalistes engagés, issus des villes et des campagnes. Ils brandissaient le drapeau d'une Espagne en rouge et noir, mouvement dont se réclame le frère aîné de Montse et ses amis, la plupart travailleurs agricoles.

Le spectacle s'articule à partir de deux voix entrelacées, deux consciences parallèles. Celle révoltée, de Georges Bernanos, témoin direct de cette guerre civile ; il dénonce la terreur exercée par les Nationaux, avec la bénédiction de l'Eglise, contre les « mauvais pauvres ». Son pamphlet *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938) heurtera même son propre camp, la droite catholique française et européenne. Sur l'île de Majorque, il a assisté, horrifié, aux massacres de paysans républicains par les Franquistes dont la violence répressive est notoire. La voix off suggestive d'Alexandre Trocki prend en charge la parole mélancolique de Georges Bernanos et sur le mur au lointain, s'animent en fondus-enchaînés les images-vidéo de Lionel Ravira, un film de tableaux conçus par Olivier Wiame, lui-même inspiré par les maîtres de la peinture catalane, Tàpies et Miro, pour s'en éloigner ensuite.

Il y a aussi la voix et le corps de Montse, interprétée par l'enthousiaste et malicieuse Marie-Aurore d'Awans, prix 2017 de la Critique du meilleur espoir féminin pour *Pas pleurer*, au Théâtre de Poche de Bruxelles. Dans une langue savoureuse et expressive, le fragnol, mélange de français et d'espagnol parlé par la mère de l'auteure, réfugiée en France depuis des années.

La comédienne, catalane d'origine, parle le français, l'espagnol et le catalan. Energie, fougue, humour et idéalisme, elle est cette jeune paysanne, silencieuse qui prend de l'assurance, et qui finira par rejoindre Barcelone et son rêve politique. Elle quitte donc sa campagne pour cette ville révolutionnaire, et est toute

étonnée quand elle voit des femmes qui ne sont pas prostituées, vêtues d'un pantalon et fumant dans la rue...

L'actrice joue la fille mais aussi sa mère, à qui elle offre des anisettes, laquelle est heureuse de narrer les éblouissements de sa vie : « J'écoute ma mère et je me demande... Ses rêves se sont-ils dissous (sont-ils tombés au fond d'elle-même comme ces particules qui se déposent au fond d'un verre ?) Ou bien un feu-follet brûle-t-il encore au fond de son vieux cœur, comme il me plaît infiniment de le croire ? Les braises encore tièdes de ce mois d'août 36 où l'argent fut brûlé comme on brûle l'ordure... »

Rêve d'une société égalitaire où l'argent-roi est déchu, comme un tyran abusif. La foi en un monde meilleur déclenche une énergie vitale chez la mère. La comédienne, reprend avec rage et talent les leitmotivs de Malena Sardi, à la guitare et à l'archet.

Un beau spectacle théâtral et musical où l'artiste déclame, d'un personnage à l'autre, et des années de la Guerre d'Espagne aux nôtres, strictement contemporaines, le récit d'un cycle qui laisse se dessiner des lendemains qui chantent...



Juillet 2018 - Véronique Hotte

Pas Pleurer, adapté du roman de Lydie Salvayre (Editions du Seuil / Editions Points – Prix Goncourt 2014), adaptation et mise en scène de Denis Laujol

Pas Pleurer, adapté du roman de **Lydie Salvayre** (Editions du Seuil / Editions Points – Prix Goncourt 2014), adaptation et mise en scène de **Denis Laujol**

Pas pleurer est le récit par Lydie Salvayre de l'histoire de sa mère Montserrat – Montse -, plongée dans la guerre civile espagnole, l'été 1936, à l'âge de quinze ans. Nonagénaire à présent, victime de troubles mémoriels, elle a oublié sa vie, si ce n'est cette courte période durant laquelle un vent de liberté a soufflé sur son existence.

Sa mémoire ne peut occulter le souvenir d'une aventure collective politique performante, l'invention de la révolution sociale et autogestionnaire espagnole de 1936, faite par des anarcho-sindicalistes engagés, issus des villes et des campagnes, qui brandissent le drapeau d'une Espagne en rouge et noir, mouvement dont se réclame le frère aîné de Montse et ses amis, la plupart travailleurs agricoles.

Le spectacle s'articule à partir de deux voix entrelacées, deux consciences parallèles.

D'un côté, la voix révoltée de Bernanos, témoin direct de la guerre civile espagnole, qui dénonce la terreur exercée par les Nationaux avec la bénédiction de l'Eglise contre les « mauvais pauvres » et dont le pamphlet *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938) heurte son propre camp, la droite catholique française et européenne.

Sur l'île de Majorque, il assiste, horrifié, aux massacres de paysans républicains par les Franquistes dont la violence répressive durant la Guerre d'Espagne est notoire.

La voix off suggestive de l'acteur Alexandre Trocki prend en charge la parole mélancolique de Bernanos tandis que sur le mur du lointain, s'animent en fondus-enchaînés les images de la création vidéo de Lionel Ravira – la projection sur la toile de fond d'un film de tableaux conçus par Olivier Wiame, lui-même inspiré d'abord par les maîtres de la peinture catalane, Tàpies et Miro, pour s'en éloigner ensuite.

De l'autre côté, la voix et le corps de Montse, figure interprétée par l'enthousiaste et malicieuse Marie-Aurore d'Awans – prix 2017 de la Critique du Meilleur espoir féminin pour sa prestation dans *Pas pleurer* au

Théâtre de Poche de Bruxelles –, qui parle une langue savoureuse et expressive, le fragnol – un mélange de français et d'espagnol parlé par la mère de l'auteure, réfugiée en France depuis des années.

La comédienne, Catalane d'origine, parle le français, l'espagnol et le catalan. Energie, fougue, humour et idéalisme, l'actrice est cette paysanne silencieuse à ses débuts, qui prend de l'assurance peu à peu en rejoignant Barcelone et son rêve politique. Elle quitte sa campagne pour rejoindre la ville révolutionnaire, étonnée de voir ainsi que des femmes en pantalon fument sans qu'elles ne soient prostituées.

L'actrice joue la fille mais aussi la mère, la première donnant des anisettes à la seconde. La plus jeune est à l'écoute – attention et générosité -, et l'aînée, heureuse de narrer les éblouissements de sa vie : « *J'écoute ma mère et je me demande... Ses rêves se sont-ils dissous (Sont-ils tombés au fond d'elle-même comme ces particules qui se déposent au fond d'un verre ?) Ou bien un feu-follet brûle-t-il encore au fond de son vieux cœur comme il me plaît infiniment de le croire ? Les braises encore tièdes de ce mois d'août 36 où l'argent fut brûlé comme on brûle l'ordure... »*

Rêve d'une société égalitaire où l'argent-roi est déchu comme un tyran abusif.

La foi en un monde meilleur déclenche une énergie vitale chez la mère que porte sa parole avec gloire, une vivacité relayée encore par l'emportement et la rage talentueuse de la comédienne, des leitmotiv repris par la composition musicale *live* de Malena Sardi, guitare et archet comme instruments significatifs de rock'n roll.

Une belle représentation de spectacle théâtral et musical, une performance d'artiste scénique qui déclame d'un personnage à l'autre, d'une posture à l'autre, depuis les années de la Guerre d'Espagne aux nôtres strictement contemporaines, soit le va-et-vient d'un cycle vital irrépressible qui laisse se dessiner des lendemains qui chantent.

Festival Avignon OFF, Théâtre des Doms, [1 bis rue des Escaliers Sainte-Anne 84000 Avignon](#), jusqu'au 26 juillet, relâche le 18, à 14h30. Tél : 04 90 14 07 99

Théâtre des Doms, 1 bis rue des Escaliers Sainte-Anne, Avignon, jusqu'au 26 juillet, à 14h30. T. : 04 90 14 07 99

Le texte est édité aux éditions du Seuil/Points.

LEBRUIT DU OFF

Juillet 2018 - Pierre Salles

« PAS PLEURER », SPECTACLE MEMORIEL ET MILITANT



AVIGNON OFF. « Pas pleurer » adapté du roman de « Lydie Salvayre » – Mise en scène : Denis Laujol – Au théâtre des Doms du 6 au 26 Juillet 2018 à 14h30.

« Pas pleurer » est avant tout une histoire de famille, celle de Montserrat dite « Montse », la mère de l'auteure Lydie Salvayre. Mais Montserrat avant d'être mère est avant tout ce petit bout de femme vivant dans un petit village rural d'Espagne en cet été 1936. Cette Espagne aux mœurs dépassées pour des millions de personnes qui ne rêvent que de liberté et de progrès social.

Lydie Salvayre passe de l'histoire intime familiale à la grande histoire espagnole en quelques lignes, comment ne pas être emmené par le récit de la vie de sa mère, cette femme qui se découvre un tempérament de volcan dans une Espagne en ébullition. Sur scène la comédienne Marie-Aurore d'Awans offre une interprétation troublante de justesse et l'on en vient presque, inconsciemment, à se demander quelle pourrait être son implication dans cette histoire familiale. La comédienne joue simplement et d'une belle manière les trois rôles allant de la mère à la fille et la petite-fille. Mais sur scène, comme une sorte d'écho sauvage, la guitariste Malena Sardi, rythme le propos de tonalités rappelant tantôt la chaleur texane, tantôt un concert punk de ceux que l'on pouvait entendre à Londres dans les années 70 quand tout un pan de la jeunesse voulait tout brûler et ne rêvait que de liberté et d'anarchie par réaction à un pouvoir oppressant.

La scénographie, qui se rapproche de celle d'un concert avec une guitariste, un micro sur pied et une comédienne, laisse penser à un spectacle chanté qui pourtant n'en est pas un. Cette forme maligne permet à la fois de garder l'énergie du concert avec quelques fulgurances à la guitare mais aussi de permettre l'écoute nécessaire d'un texte donné comme une sorte d'épopée sur plusieurs générations, avec des flashbacks et des retours dans le présent qui restent toujours clairs malgré l'absence de décors et d'accessoires.

Un spectacle militant qui nous trace une période importante de l'Europe mais aussi qui nous rappelle qu'une bonne partie de la population française et européenne est issue de migrations économiques ou de guerres et que ces peuples européens, malgré les difficultés, ont souvent su accueillir l'étranger et l'intégrer afin de construire un avenir commun dans la paix. Un fait historique bien trop souvent oublié par nos politiques mais aussi par des peuples trop facilement apeurés par des discours populistes.

Chantiers de culture



Juillet 2018 - Yonnel Liégeois

Pas pleurer : Jusqu'au 26/07 à 14h30, Théâtre des Doms.

Montse, 90 ans, perd la mémoire. Hormis cet épisode marquant de sa vie à l'aube de ses quinze ans, en 1936, lors de la guerre civile espagnole... Elle ne peut oublier ce souffle de liberté, devant sa fille elle raconte et se raconte : son petit village en Catalogne, ses combats pour changer le monde, y croire encore et toujours malgré les bombardements fascistes et surtout, surtout ne « pas pleurer » devant la victoire franquiste et l'exil en France. Avec ce message final, hier comme aujourd'hui : non, « pas pleurer » face à l'écrasement de ses idéaux, ne pas baisser les bras et ne pas avoir peur, lutter et croire encore et toujours à ses rêves de liberté, d'égalité et de fraternité ! Par Denis Laujol, une superbe adaptation et mise en scène du livre de Lydie Salvayre au titre éponyme, Prix Goncourt 2014. Servie par deux magnifiques interprètes, la comédienne Marie-Aurore d'Awans et la musicienne et guitariste Malena Sardi à la création sonore. Avec toute liberté de s'émouvoir et pleurer, à ne pas manquer surtout.

LES TROIS COUPS

· LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT ·

Juillet 2018 - Laura Plas

Le théâtre belge, c'est pas de la blague !

Par Laura Plas
Les Trois Coups

Le plat pays a son enclave à Avignon : les Doms, un nid de verdure accroché à flanc de Palais des Papes, et un rendez-vous pour les amateurs de théâtre. Coup de projecteur sur la programmation ambitieuse et éclectique de ce lieu.

[...]

Débarras belge ou auberge espagnole ?

[...]

À l'amoureux d'histoires, les Doms offrent l'occasion d'en écouter une inoubliable. En effet, le Théâtre de Poche s'est frotté à l'adaptation du roman de Lydie Salvayre : *Pas Pleurer*. Magnifique portrait de femme, le Goncourt 2014 dessine aussi la fresque chatoyante de l'Espagne de 1936 illuminée par des espoirs immenses mais obscurcie par l'ombre menaçante du franquisme. Pas facile de s'y coltiner et d'affronter alors les attentes de lecteurs enthousiastes. Comment leur restituer, de fait, la forme de cet ovni littéraire ? Comment faire rentrer sur scène l'Espagne entière ?

Le choix que fait Denis Laujol est sans doute le plus pertinent : le seul en scène permet de rendre la duplicité d'une narration diffractée. Marie-Aurore d'Awans est donc tout à la fois la mère et la fille, une femme ou un homme, l'anarchiste ou le franquiste. Seule la voix off de Bernanos flotte tel un voile sombre de mélancolie.



« Pas Pleurer » de la Compagnie Ad Hominem © Serge Gutwirth

Le parti pris de mis en scène est donc une gageure de comédien. Malheureusement, le début du spectacle laisse présager le pire. Marie-Aurore d'Awans enchaîne les caricatures, comme si elle ne parvenait pas à se mettre dans la peau de personnages pour lesquels elle n'éprouve d'ailleurs pas d'empathie. Si on se focalise sur son étrange sourire plaqué ou son jeu de jambes décalé, on a presque envie de fuir. Mais, l'interprète finit par être saisie par le tourbillon de la narration.

La rage lui sied mieux, comme la tragédie. Quand Montse se libère, quand Montse se bat, le spectacle trouve son ton : punk. Ses couleurs : en rouge et noir. À ce moment, la comédienne abandonne les oripeaux d'une incarnation peu convaincante, pour devenir conteuse et faire entendre le souffle du récit. Sa scansion est soutenue, en outre, par l'accompagnement musical de Malena Sardi, qui jusqu'alors avait paru assez anecdotique. On se délecte enfin de quelques beaux moments et, même si au dernier instant le démon du stéréotype menace à nouveau, on a le cœur qui bat quand claque, comme un défi, les mots : « *Pas pleurer !* »



Juillet 2018 - Alain Blum

Pas pleurer

Adapté du roman de Lydie Salvaire (Prix Goncourt 2014). Mis en scène par Denis Laujol ; interprété par Marie -Aurore d'Awans ; musicienne : Malena Sardi - compagnie Théâtre de Poche. Au Théâtre des DOMS à 14H30



Lorsque l'on a aimé profondément une œuvre littéraire, on est toujours circonspect lorsque cette œuvre est portée à la scène.

Le pari est magnifiquement gagné autour de cette création, tant la musicalité rock de Malena Sardi donne de force au texte joué magistralement par Marie Aurore d'Awans.

Lydie Salvaire est traversée par la Guerre d'Espagne,. Sa mère Montse est plongée dans la guerre civile espagnole ; en 1936, elle avait 15 ans, elle en a aujourd'hui 90 et est gagnée par des troubles de mémoire, elle a toute oublié sauf cette courte période durant laquelle un vent de liberté a soufflé sur sa vie.

Une voix off, celle de Georges Bernanos, catholique, monarchiste et résolument aux côtés des Républicains, fait résonner la grande et sombre histoire contextualisant les souvenirs vivaces et lumineux de Montse.

Pas pleurer sur l'exil de Montse et sa famille dans le plus grand dénuement.

Pas pleurer sur l'apprentissage de la langue rude et compliqué par Montse.

Pas pleurer devant la bêtise humaine aujourd'hui comme hier.

Le 6/07/ 2018 -Walter Géhin



“REMARQUABLE PERFORMANCE DE MARIE-AUORE D’AWANS.”

Dans une vie, les étoiles s’alignent parfois dans des circonstances qui semblent totalement contraires. Montse, jeune fille de 15 ans, échappe à la condition qui lui est promise, celle de bonne d’une famille riche dans sa Catalogne natale, parce que la guerre d’Espagne éclate. Et les étoiles, celles d’un bonheur intense, d’une vie enfin ressentie, s’alignent, le temps d’un été. Montse arrive aux côtés de son frère dans une ville tenue par les forces républicaines et dans laquelle les expérimentations communistes battent leur plein. La voici dans des cafés où des poètes déclament, où les nationalités se mélangent, où les femmes fument, portent pantalon, boivent de l’anisette, la voici dans un hôtel de luxe réquisitionné, la voici une nuit dans les bras d’un Français versifiant.

C’est la transmission, en d’approchants échos d’un cœur qui bat, de ce bonheur fou, paradoxal, empreint de naïveté, que nous propose Denis Laujol dans son adaptation au théâtre du goncourisé PAS PLEURER de Lydie Salvayre. La fuite vers la France est repoussée en courte extrémité de pièce, passant comme un éclair qui laisse, une fois pour toutes, le ciel de Montse orphelin de ses bonnes étoiles. Quant à la guerre, elle est là en grand ordonnateur, menaçant à tout instant de fermer la parenthèse enchantée de Montse qu’elle a ouverte, à travers la voix off de Bernanos qu’à Palma les exactions franquistes dessillent à marche forcée, les riffs de guitare électrique (Malena Sardi) samplés en survol d’avions que l’on devine armés, au volume judicieusement envahissant, et les idéaux vite écornés du côté des Républicains.

Épatant travail d’adaptation et de mise en scène de Denis Laujol dans la restitution de ce bonheur fou, éphémère et paradoxal, donc, et remarquable performance de Marie-Aurore d’Awans dans sa façon de l’exalter.

(ceci n'est) Pas une critique

Juillet 2018 - Axel Ito

[Pas pleurer \(Salvayre / Laujol / Doms / Avignon Off\)](#)



Crédits Photos : DR

(de quoi ça parle en vrai)

Il s'agit du récit par Lydie Salvayre, de l'histoire de sa mère Montserrat, - dite Montse -, plongée dans la guerre civile espagnole, à l'été 1936. Montse, qui avait quinze ans à l'époque, en a aujourd'hui nonante. Elle est en proie à de gros troubles de mémoire, et a tout oublié de sa vie, excepté cette courte période. Devant sa fille, avec qui elle partage « une petite anisette » qu'on devine strictement interdite par les médecins, elle raconte son petit village perdu en Catalogne. La vie n'y a pas changé depuis le Moyen-Âge, rythmée par les récoltes d'olives, les fêtes de village, les mariages arrangés, son frère Josep, fraîchement converti aux thèses anarchistes et son rival stalinien Diego, les disputes familiales, les premières tentatives de collectivisation, l'irruption de cette idée que, peut-être, tout pourrait changer... (source : [ici](#))

(ceci n'est pas une critique mais...)

Autant le dire tout de suite, je n'ai pas lu le roman de Lydie Salvayre., donc je ne peux point dire si l'adaptation est fidèle ou point. **Le dispositif est simple et ultra balisé** : une projection d'images en arrière-scène, une musicienne qui joue de la guitare, une comédienne debout derrière un micro. Pour être méchant, j'aime dire que la lecture du bottin téléphonique fonctionnerait avec un tel dispositif. Mais heureusement l'histoire de cette famille en pleine guerre d'Espagne est forcément passionnante et la force de Marie-Aurore d'Awans, la comédienne, est de nous faire croire qu'elle a vécu cette histoire, qu'elle a même écrit cette histoire. C'est le moins qu'on puisse demander à une comédienne au service d'un texte, il n'empêche que grâce à **son engagement et sa fougue**, la comédienne nous permet de nous replonger dans cette époque pas des plus connues, si on y réfléchit bien.

(quand j'attends dans la file...) C'est ma dernière pièce. La vingt-quatrième. Elle s'appelle Pas pleurer. C'est drôle. Elle s'appelle Pas pleurer et je vais quitter Avignon dans quelques heures, avant de la retrouver l'an prochain ? Non je ne pleurerai pas. Les années précédentes, j'avais pris l'habitude d'imaginer une petite histoire à partir des titres des spectacles que je voyais. Aujourd'hui, c'est simple. Ça donnerait : (surtout) Pas pleurer. Voilà à quoi je pense quand j'attends dans la file.

Surtout pas pleurer

Le 18/04/2017 - Céline Schoen



Le Théâtre de Poche propose l'adaptation du livre **Pas Pleurer**, prix Goncourt en 2014.

Pas pleurer. Le roman de Lydie Salvayre avait fait grand bruit, dès son arrivée en librairie. Sur les planches aussi, l'œuvre couronnée notamment par le prix Goncourt 2014 ne passe pas inaperçue. Sous forme de lecture ? Adaptée plus « classiquement », avec plusieurs personnes sur scène ? Avant que les spots du Théâtre de Poche ne s'allument, avant que les rangées se taisent, avant que les mots brisent le silence tout frais, chacun, dans le public, s'interroge. Bientôt, le mystère est levé : ce sera une lecture. Une de celles qui enchantent, de celles qui trouvent un écho bienvenu grâce à la musique qui l'accompagne et ouvre des dimensions supplémentaires au texte. Dans une veste de costume cintrée, un débardeur moulant et un pantalon noir, la brillante Marie-Aurore d'Awans occupe la scène et se fond tour à tour dans les différents personnages qui habitent le roman de Lydie Salvayre. En premier

lieu, cette mère qui enjoint à sa fille de ne pas pleurer.

Courage, amour et vie



Pas pleurer, même quand Marie-Aurore d'Awans hurle, quand ses attitudes, sa voix se font violentes ? Quand, à ses côtés, Malena Sardi tire un archet qu'elle joue sur sa guitare, vraiment, pas pleurer ? La consigne concerne aussi les spectateurs. Pas pleurer, surtout pas pleurer. Pas facile. Car la comédienne, la musicienne ainsi que tout leur public y sont bien, dans cette Espagne du début des années 30, plus précisément à l'été 1936, quand la vie d'une femme est bouleversée à tout jamais, par une rencontre inattendue. Pas pleurer, c'est surtout une histoire de courage,

d'amour, de vie, dont le récit fait trembler les murs du Théâtre de Poche. Une histoire qui vaut la peine d'être lue et entendue.

Pérégrinations

Le 20/03/2017 - Lucie Van de Walle

Pas Pleurer, titre du Prix Goncourt 2014 signé par Lydie Salvayre, est à présent porté sur les planches au Théâtre de Poche à Bruxelles. C'est une idée et aussi une adaptation du metteur en scène Denis Laujol interpellé par ce roman qui évoque la guerre d'Espagne. "Cette guerre qui, comme tout soulèvement populaire dans ses débuts, explique-t-il, porte en lui tout l'espoir du monde". Espoir pas souvent suivi d'une concrétisation positive, ainsi que l'Histoire, y compris contemporaine, nous le rappelle quotidiennement !

Ainsi, originaire du sud-ouest de la France, région où en 1939 ont afflué de nombreux réfugiés espagnols, Denis Laujol établit un parallèle avec le "non-accueil" des réfugiés d'alors et le sort qui leur est aujourd'hui réservé, autant en France que sous d'autres cieux européens.

Le metteur en scène a confié le rôle à la comédienne Marie-Aurore d'Awans d'origine catalane tout comme l'héroïne du roman. Elle connaît donc la région ainsi que la langue si particulière dans laquelle s'exprime "Montse", personnage central du roman, et qui est en fait la mère de la narratrice. Cette mère qui avait 15 ans à l'époque de la guerre civile, et partant, en a vécu les bombardements fascistes. Une mère maintenant très âgée dont Lydie Salvayre a pieusement recueilli les bribes de mémoire d'où résonne encore, en manière d'injonction, le *Pas Pleurer* du titre. Ne pas pleurer en effet quand il s'agit de retrouver du courage et si possible de l'espoir face aux tragédies qui s'abattent au sein de la famille, au coeur d'un petit village comme sur une nation entière, tous otages de clans rivaux.

Côté musique, la guitariste Malena Sardi a imaginé le projet musical en accord avec l'énergie du texte et qu'elle jouera en direct sur le plateau dégagé voulu par le scénographe Olivier Wiame.



Un spectacle à découvrir incessamment.

Culture Remains

Le 26/03/2017 – Marion Leguilloux

Pas pleurer, le poing levé

Dans son adaptation de *Pas pleurer*, roman de Lydie Salvayre récompensé par un prix Goncourt en 2014, Denis Laujol propose un texte cru et fier, ardemment féministe, véritable hymne à la résistance, aux utopies et aux lendemains qui chantent.

Montse, la mère de la narratrice raconte, soixante-quinze ans plus tard autour d'une anisette, son été 1936. Elle a 15 ans et vit à Barcelone l'émerveillement d'une révolution libertaire, elle la « mauvaise pauvre », jadis humiliée par Don Burgos, notable de son village catalan qui la trouvait « bien modeste », ce dont elle s'offusquera. Influencée par un frère aîné, conquis à la cause anarchiste des rouges et noirs, qui fait résonner dans le village des idées communautaires et le « Paso del Ebro », Montse raconte les prémices de la résistance et son



éveil en tant que femme et citoyenne. A ce récit se mêle la voix de Georges Bernanos, « catholique, monarchiste, dont le fils porte l'uniforme bleu de la phalange », qui se rend peu à peu compte, depuis Majorque, des atrocités commises par la dictature franquiste.

Dans cet exercice périlleux du récit sur scène, Marie-Aurore d'Awans insuffle à *Pas pleurer* son énergie et sa rage. Donnant la parole à Montse dans un mélange singulier d'espagnol et de français, elle donne également corps à Lydie, à Josep l'oncle militant, et joue avec cette langue qui relève de l'obstination, de l'héroïsme et de la grâce. Seule en scène, accompagnée par la guitare de Malena Sardi, elle électrise l'espace et rend fidèlement, grâce à une interprétation tout à la fois nerveuse et élégante, la tension mais également l'espoir né de ces premiers élans anarchistes, de la lutte contre la montée du franquisme, et la difficulté de l'exil et de la répression.

Dans ce récit initiatique, Montse partage ce moment précieux de fol espoir populaire et de vie absolue arraché à sa mémoire, cet épisode charnière où, tout en apercevant l'amour, elle découvrira aussi la fraternité, la communauté, la lutte et l'espoir d'un ordre nouveau, plus égalitaire et plus juste.

Demandez le programme



Pas pleurer

« Votre lettre m'enchanté. Que vous ayez le désir de monter Pas Pleurer, juste par nécessité, m'enchanté. Et que vous donniez le rôle de Montse à la femme que vous aimez m'enchanté tout autant. »

Courrier de Lydie Salvayre à Denis Laujol

Pas pleurer a reçu le prix Goncourt 2014.

Il s'agit du récit par Lydie Salvayre, de l'histoire de sa mère Montserrat, – dite Montse –, plongée dans la guerre civile espagnole, à l'été 1936. Montse, qui avait quinze ans à l'époque, en a aujourd'hui nonante. Elle est en proie à de gros troubles de mémoire, et a tout oublié de sa vie, excepté cette courte période.

Devant sa fille, avec qui elle partage « une petite anisette » qu'on devine strictement interdite par les médecins, elle raconte son petit village perdu en Catalogne.

La vie n'y a pas changé depuis le Moyen-Age, rythmée par les récoltes d'olives, les fêtes de village, les mariages arrangés, son frère Joseph, fraîchement converti aux thèses anarchistes et son rival stalinien Diego, les disputes familiales, les premières tentatives de collectivisation, l'irruption de cette idée que, peut-être, tout pourrait changer... Puis la guerre et l'exil... d'Espagne vers la France...

« Pas pleurer », c'est l'injonction que répète Montse à sa petite fille serrée contre elle, sous les bombardements fascistes et dans le dénuement le plus total,

alors qu'elle fuit son pays, l'Espagne, qui tombe aux mains des franquistes.

« Pas pleurer », c'est aussi ce que nous dit Lydie Salvayre, alors que nous avons toutes les raisons de pleurer devant la bêtise humaine, aujourd'hui comme

hier. Ne pas baisser les bras. Ne pas avoir peur.

AVIS

Superbe ! Un seul en scène, une histoire qui s'est passée en 1936 et toujours brûlante d'actualité, un brûlage de billet et des idéologies qui se heurtent à la haine humaine mais qui repoussent, toujours, telle une petite plante qui s'accrocherait dans ce tableau intense et rougeoyant de mort et de Vie ! Un système obsolète à remettre en question mais surtout, surtout, la vibration de gens qui vivent vraiment, sans se contenter de survivre seulement ! Trois rappels aux applaudissements, une comédienne au bord des larmes, un public debout. Ça fait du bien de voir qu'il y a encore des gens "debout" ;-) Moi, je ne dirai pas de ne "pas pleurer" mais de rester déterminé dans ses larmes, sans se résigner...Allez la voir ! ;-)

C'est jusqu'au 8 avril ! Merci ! :)

Le 30 mars 2017 à 00:12Aurelia

Coup de coeur pour cette magnifique adaptation de ce roman. Actrice sublime, musique géniale, une véritable performance ! Sujet difficile traité avec humour, tendresse et justesse.

Le 13 avril 2017 à 11:38Cécile

Quelle présence scénique pour cette actrice ! C'est un monologue, mais on a vraiment l'impression qu'ils sont plusieurs, c'est impressionnant ! On ne s'ennuie pas un instant. A conseiller !

Le 25 avril 2017 à 17:15izam006

Très belle pièce rythmée par une guitare électrique. Incroyable actrice ! Pièce à voir à tout prix !

Le 9 novembre à 20:36Marine

Pièce superbement écrite. Mise en scène surprenante. Histoire captivante, racontée de façon divertissante. Je ne me suis pas ennuyée une seule seconde !

Performance magistrale de la comédienne, habilement assistée d'une musicienne surprenante. Une belle harmonie quasi fusionnelle règne entre les deux artistes pour un spectacle très réussi.

Le 11 novembre à 08:46mimi5

TOUT LE THEATRE EST DANS

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

VOTRE NOUVEAU QUOTIDIEN NATIONAL
DU SPECTACLE VIVANT EN LIGNE SUR :

www.lebruitduofftribune.com

« PAS PLEURER », UNE NARRATION SURPRENANTE !



CRITIQUE. « PAS PLEURER », d'après le roman de Lydie Salvayre, adaptation et mise en scène : Denis Laujol ; avec la comédienne Marie-Aurore d'Awans et la musicienne Malena Sardi – Théâtre de Poche, à Bruxelles. Reprise : jusqu'au 24/11/18.

L'histoire / le livre : Montse a 90 ans. Sa mémoire s'épuise et entre dans l'univers de l'oubli. Sauf, pour l'été 1936. Elle est alors âgée de 15 ans et vit dans un village rural de la Haute Catalogne. Jeune, mais l'esprit rebelle, elle refuse d'être traitée comme une « mauvaise pauvre », rejetant ainsi un poste de bonne, devant sa mère angoissée et presque soumise à la dure réalité de l'époque. Montse est loin d'imaginer les changements qui vont se produire ce même été : la guerre civile espagnole. Elle est candide, pleine de joie, de rêves aussi. Sa conscience politique sera révélée, notamment au contact de son frère Josep. Camps rivaux, anarchisme, communisme, fascisme : les familles vont s'entredéchirer, le chaos fera partie de la vie. Franco montera au pouvoir, imposant la dictature et la terreur. Entre l'espoir et l'amour s'immiscera la guerre et son lot d'atrocités, l'horreur, la fuite, l'immigration en France avec son enfant de deux ans : Lydie.

Lydie Salvayre, témoin des récits incroyablement précis de sa mère, méconnu jusque-là. Elle l'écouterait et couchera sur les pages blanches cette histoire vraie et surprenante, belle de par l'émotion qu'elle dégage. Elle y raconte, à travers deux voix entrelacées, celle de Georges Bernanos et celle de sa mère Montse, le vécu de cette dernière. Sa mère qui redevient l'âme et l'esprit de cette jeune adolescente de 1936. Bernanos, lui, témoin de la guerre civile espagnole, changera d'opinion politique et écrira « Les Grands cimetières sous la lune », un pamphlet qui fera scandale en dénonçant les atrocités perpétrées par les nationalistes avec la bénédiction de l'Eglise. Deux visions que Salvayre narre avec élégance, légèreté, émotion, mais aussi rage et terriblement éclairant.

« PAS PLEURER » est un roman de Lydie Salvayre, Prix Goncourt 2014. L'histoire de Montse, bien sûr, mais également celle d'une famille, de tant de familles traversée par la tragédie. Impossible de ne pas faire le lien avec l'actualité. La Syrie, entre autres, et bien des aspects des conséquences de la crise (à tous les niveaux) qui sévit depuis 2008 partout en Europe et dans le monde, nous rappelant, ô et combien nous vivons une époque dangereuse. Pour ne pas oublier, pour ne pas recommencer : comprendre, lire, penser, se souvenir. Et pourquoi ne pas relire ou découvrir le roman « PAS PLEURER ».

En attendant, allez voir la pièce ! Et pour cause : La mise en scène de Denis Laujol et l'excellente interprétation de la comédienne Marie-Aurore d'Awans accompagnée de la musicienne Malena Sardi, vaut largement le détour.

Une mise en scène toute en simplicité mais qui marque les esprits c'est sûr. Seule devant son micro, Marie-Aurore, d'origine catalane, raconte la discussion entre Lydie et sa mère Montse, atteinte d'Alzheimer. Elle interprète une partie de l'histoire, ce très beau roman en français mais également en espagnol, en français et en fragnol, langue issue de l'immigration espagnole. Langue "hybride" apparue dans les années cinquante.

Derrière la comédienne un écran dont le graphisme et les couleurs s'accompagnent de l'archet et la guitare électrique de Sardi. Et puis la voix Off de Bernanos, dont seule une petite partie du roman est extraite par Lujol. Pour ce talentueux metteur en scène, cette partie apporte au récit "un contrepoint terriblement sombre au récit lumineux de Montse".

Lujol est particulièrement touché par "les questions sur l'engagement politique" du roman et a donc travaillé principalement la première partie. Engagé ? Il essaie de "remettre au goût du jour la pensée anarchiste". Pour d'Awans, sa compagne, le lien entre le "spectacle et la plateforme citoyenne deux euros cinquante" est évidente. Elle souligne l'évidence qu'aujourd'hui "la perception que nous avons de l'autre est tronquée par le repli identitaire, la peur".

Marie-Aurore d'Awans sur scène, on ne demande qu'à suivre !

J'y vais !



Lydie Salvayre: "Qu'on le veuille ou non, une langue est un pluriel de langues"



Couronnée du Goncourt en 2014 pour "Pas pleurer", Lydie Salvayre ne cesse de louer l'adaptation faite sur la scène belge de son roman.

Après avoir été créée en mars 2017, après avoir reçu le prix de la Critique du meilleur espoir féminin, après être passée par le festival Off d'Avignon, "Pas Pleurer" revient sur les planches du Théâtre de Poche (lire ci-dessous). L'adaptation du roman de Lydie Salvayre faite par Denis Laujol est une réussite. L'histoire de Montse, nonagénaire qui ne garde en mémoire qu'un seul épisode de sa vie, l'été 1936, en pleine guerre civile espagnole, est endossée par Marie-Aurore d'Awans, dont l'énergie et la langue font merveilles. Alors que le théâtre a du mal à la transporter, Lydie Salvayre a été enchantée et séduite par cette adaptation.

Cette adaptation de votre roman au théâtre vous a ravi, le terme n'est pas trop fort semble-t-il?

Oui. J'ai aimé ce qui s'est passé du début à la fin. Peu après la sortie du livre, je reçois un e-mail d'un certain Denis Laujol qui, plutôt que de me dire tout ce qu'il a fait, son cursus, son bagage, me dit simplement une chose: "J'ai lu votre texte, j'aime une femme qui s'appelle Marie-Aurore et je la vois dans ce texte". Et ça me suffit. Il prend le risque de me joindre sans rien me dire de sa conception du théâtre, et je prends le risque de lui dire oui sur cette simple déclaration qui me plaît. Ce début est plutôt délicieux, pour moi. Il me demande si je souhaite intervenir sur le montage de la pièce et je lui dis que je déteste que des gens se penchent par-dessus mon épaule pour lire ce que je fais et qu'il fasse donc son adaptation librement. Il le fait et supprime d'ailleurs – ce qui m'a été douloureux – tout ce qui relevait de la voix de Bernanos. Mais bon, c'était son choix. En plus de cela, j'ai du mal à voir incarné au théâtre un personnage tiré d'un roman alors qu'à la lecture je l'ai forcément imaginé différemment. Alors vous imaginez qu'avec "Pas pleurer" j'étais particulièrement inquiète puisqu'il s'agissait de ma mère. D'autant que j'avais déjà entendu pas mal de lectures et qu'à chaque fois je me disais: "Ce n'est pas ça..."

Et je vais voir la pièce à Bruxelles. Marie-Aurore d'Awans n'a rien à voir avec ma mère – mais rien! – et j'entends ma mère. ça me suffit.

Même si toute l'épaisseur de votre roman n'a pas été transcrite sur scène?

Le texte n'est pas trahi, même si c'est un condensé évidemment. C'est inévitable. Parfois, une adaptation peut, au contraire, en faire trop. Là, ce n'est pas le cas. Cela tient aussi à une chose toute simple: c'est que Marie-Aurore est fille d'une Espagnole et le fragnol (mélange d'espagnol et de français qui imprègne le roman), elle le connaît comme sa langue. Et plus que la langue, elle a l'esprit

de la langue, toutes ces choses d'une langue qui sont intransportables au français, elle, elle les a attrapées.

Vous parlez du fragnol comme d'une "langue bricolée des migrants". Que charrie ce "bricolage", cette union de deux langues?

J'adore ces langues, car ce sont des langues singulières, qui font une sorte de bras d'honneur à la langue dominante, celle du JT de 20h, propre, parfaite. Ce sont des langues joyeuses. Le fragnol fait surgir la polysémie des mots. Quand ma mère parle de vacation pour dire vacances car en espagnol cela se dit "vacaciones", il y a quelque chose de drôle. Et puis, cela vient nous rappeler l'air de rien que toutes les langues ont, par en-dessous, une infinité de langues étrangères qui les nourrissent. Dans le français, on trouve des étymologies arabes, espagnoles, anglaises, etc. Qu'on le veuille ou non, une langue est un pluriel de langues qui ont été assimilées. Et cela, ça m'enchanté et ça me fait dire que la langue est beaucoup moins raciste que les hommes qui la parlent. La langue, elle, fait miel de tous ces apports étrangers.

J'ai coutume de dire que ma mère est mon premier grand écrivain puisqu'elle invente sa langue, comme un écrivain devrait le faire avec la sienne. Pourtant, quand j'étais enfant, j'avais honte de cette langue bricolée. Et puis, plus j'ai vieilli, plus ça m'a enchantée.

Théâtre "Pas pleurer"

Créé au printemps 2017, "Pas pleurer" est repris actuellement au Théâtre de Poche. Sur scène, une comédienne, Marie-Aurore d'Awans et une musicienne, nous font revivre un bout de la vie de la mère de Lydie Salvayre. Un petit bout, mais le seul dont elle se souvient parfaitement à 96 ans. Une vie écrite d'avance, mais que la guerre civile espagnole bouleverse. Montse découvre la révolution, la liberté, l'amour, les palpitations d'une vie choisie plutôt que subie. Mais la défaite, les désillusions, la fuite en France avec son bébé à qui elle répète "pas pleurer", tracent un autre chemin. Une nouvelle vie.

Livia Orban Le 12/11/2018

Pas pleurer de Lydie Salvayre au Théâtre de Poche



D'après *Pas pleurer* de Lydie Salvayre, adaptation et mise en scène de Denis Laujol. Avec Marie-Aurore d'Awans. **Création et interprétation musicales** : Malena Sardi. **Du 6 au 24 novembre 2018** au [Théâtre de Poche](#). *Crédit photo* : © Yves Kerstius

Montserrat, à l'été 1936, est une jeune Catalane de 15 ans qui découvre la vraie vie. La vraie vie, c'est sa conscience politique qui s'éveille grâce aux discours enflammés de son grand frère Josep, *un ángel caído del cielo* indigné par les injustices que subissent les pauvres. La vraie vie, c'est dire merde à ces riches employeurs qui vous trouvent l'air bien brave. La vraie vie, c'est tomber amoureuse.

Lydie Salvayre raconte sa mère, Montse, qui à 90 ans et atteinte d'Alzheimer, lui raconte cet été-là comme si cela représentait tout ce qui avait compté dans sa vie, comme si les 75 années qui ont suivi n'avaient aucune importance pour elle. Lydie Salvayre raconte aussi la migration des Espagnols vers la France, et plus précisément celle de sa mère avec un enfant dans les bras, trois ans après ce fameux été, lorsque la guerre est gagnée par le camp franquiste.

Plutôt que d'aborder ce pan de la guerre civile espagnole sur un ton dramatique, l'oeuvre exploite le côté naïf d'une adolescente de l'époque et traduit l'effervescence des mouvements révolutionnaires. Sur scène, Denis Laujol travaille avec la comédienne Marie-Aurore d'Awans, pour conter la joie et les espoirs de Montse ; il travaille également avec la musicienne et compositrice Malena Sardi pour remanier les chants politiques et populaires espagnols avec un archet et sa guitare électrique. Le jeu de la première et les morceaux de la seconde se marient et électrisent la salle.

En contraste, la voix de Georges Bernanos. Contraste de ton car, à celui, léger, teinté d'humour, des mots de Montse, s'oppose le ton, grave, des mots de l'écrivain français. Contraste de fond, car Bernanos se situe dans le camp opposé à celui de Montse (bien qu'il sera plus tard farouchement anti franquiste).

Pas pleurer, c'est ce que vous demandent les artistes. Nous ne pleurerons pas non, ni en nous remémorant les épisodes tragiques de l'Espagne franquiste, ni devant ceux qui causent la migration d'autres peuples à l'heure actuelle (la guerre civile syrienne, par exemple). La comparaison paraît d'autant plus pertinente quand on sait la comédienne engagée dans la fondation de la plateforme citoyenne *Deux euros cinquante*. Cette association récolte de l'argent en vue d'offrir des repas aux réfugiés si mal accueillis en Europe, contrairement aux Espagnols fuyant les persécutions fascistes il y a plus de 70 ans.

Que raconteront ces gens-là à leurs petits-enfants ?

Pas pleurer donc, mais agir.

